

CHAPITRE V

OPÉRATIONS CONTRE LES M'DAKRA
LA MEHALLA HAFFIDIENNE ET LES TRIBUS DE L'OUEST

Première affaire de l'oued Aceïla (8 mars). - Kasbah ben Ahmed. ~ Revue du 11 mars. - Combat de Sidi el-Rhmine (15 mars) - La mission Regnault-Lyautey - Deuxième affaire de l'oued Aceïla (29 mars) - Installation du détachement régional des M'dakra (D. R. M) - Troisième affaire de Settat (8 avril) - Installation de la colonne mobile des Mzamza. (C. M. M.).

LE matin du 1^{er} mars, on se réveilla par une pluie battante et le général, étant donné le mauvais temps et la nature du terrain détrempé par la pluie, dut renoncer à poursuivre les M'dakra plus avant vers le sud. Il décida alors de se porter vers l'est, chez les Ziāda par Souk el-Tnin et Ber Rebah. Le départ, retardé par le mauvais temps, eut lieu à dix heures du matin et il fallut trois heures pour franchir le défilé de Souk el-Tnin. La journée se passa sans incident: les colonnes campèrent à sept heures du soir à Sidi Ben Slimane. Le 2 mars, elles firent une reconnaissance dans le sud-est, vers la haute vallée de l'oued Cherrat chez les Beni Oura et rentrèrent le soir à Sidi Ben Slimane. Le 3 mars la marche fut poursuivie sur Bou Znika en traversant la forêt de chênes-lièges et, le 4 mars, on vint bivouaquer sur les bords de l'oued Neffifik.

5 mars. - Marche vers le sud pour atteindre Sidi Hadjaj où les colonnes prirent un jour de repos; ce qui leur permit de se ravitailler en faisant venir le nécessaire de Casablanca. Cette marche s'exécuta sans qu'on ait eu à tirer un coup de fusil, les tribus rencontrées sur la route ayant toutes témoigné de leurs intentions pacifiques. Le beau temps étant revenu, les colonnes allaient pouvoir se porter de nouveau contre les M'dakra et leur livrer un combat décisif. Jusqu'ici, elles n'avaient combattu cette tribu que dans la plaine; mais maintenant mieux outillées, elles allaient pouvoir s'éloigner davantage dans l'intérieur et suivre l'ennemi jusque dans ses repaires.

7 mars. - Marche vers le sud et bivouac au nord-ouest de Dar Miloudi sur l'oued Ayata à la frontière nord du pays M'dakra.

Première affaire de l'oued Aceïla. - Le lendemain 8 mars, à sept heures du matin, les troupes, laissant les trains régimentaires avec une escorte sur le lieu du bivouac, se mirent en marche vers le sud, en deux colonnes brûlant tout ce qu'elles rencontraient. Elles se dirigèrent sur Dar Bou Azza ben Slimâne, groupe de maisons situé sur le plateau masquant la haute vallée de l'oued Aceïla. À huit heures du matin la cavalerie et le goum prirent le contact avec un rideau de cavaliers marocains qui défendait mollement l'approche du plateau. Tandis que la colonne de Bou Znika, appuyée par les colonnes du Littoral et de Ber Rechid, occupait Dar Bou Azza et rejetait l'ennemi dans la vallée de l'oued, la colonne du Tirs prononçait un mouvement vers la droite constituant flanc garde contre les contingents du Mzab venus au secours des M'dakra. Cette colonne, renforcée vers midi par la colonne de Ber Rechid, fut fortement accrochée toute la journée et dut rester en position près de Dar Bou Azza pour protéger les trains régimentaires qui devaient, le soir, rejoindre les colonnes. À dix heures et demie, la ligne de feu occupa les mamelons dominant, à l'ouest, la vallée de l'oued Aceïla et l'artillerie

canonna les Marocains en retraite vers les hauteurs de la rive droite.

Sur ces entrefaites, on apprit que les campements de la tribu et de la mehalla haffidienne d'Omar Sketani se trouvaient à l'est du massif du Mgarto à 11 kilomètres de là. Bientôt même on les aperçut. Les deux colonnes du Littoral et de Bou Znika, 4 bataillons, 2 batteries de 75, 1 de montagne et 2 sections de mitrailleuses, reçurent aussitôt l'ordre de prononcer une vigoureuse attaque et de se porter par une marche rapide à l'attaque de ce camp. Convergeant à gauche, elles se dirigèrent sur le marabout de Sidi Aceïla. A onze heures et demie, la ligne de feu descendit vers l'oued.

À ce moment, l'artillerie marocaine, postée sur les hauteurs de la rive droite, profita de cette situation et quelques obus vinrent tomber sur le 2^e tirailleurs (ce furent les premiers que l'on vit éclater, car généralement ils faisaient fougasse). Le général donna l'ordre d'attaquer le marabout de Sidi Aceïla, la colonne du Littoral prolongeant à droite et couvrant le flanc droit.

Ayant enfin pris pied sur le plateau, la colonne aperçut le camp marocain à 5 kilomètres en avant d'elle, aux pieds des montagnes. Les Marocains, jusque-là, s'étaient défendus sans ardeur; comprenant enfin qu'il leur était impossible d'arrêter la vigoureuse offensive de nos colonnes et que le général avait connaissance de l'emplacement de leurs camps, ils se hâtèrent de les regagner pour essayer de mettre leurs biens en sûreté et organiser la défense. La marche rapide de nos colonnes ne leur en donna pas le temps. Électrisées par la vue de ces vastes campements, les troupes accélèrent sans arrêt leur mouvement; vers trois heures du soir, elles atteignirent le ravin de l'oued Zamrène, à 5 kilomètres à l'est de Sidi Aceïla et s'emparèrent du camp de la mehalla situé au milieu des cactus.

Un combat pied à pied s'engagea alors dans les cactus, dans les rochers; mais l'ennemi fut facilement rejeté dans le ravin où étaient en outre agglomérés de nombreux douars. Au delà de l'oued Zamrène, le ravin, bordé de pics escarpés de 5 à 600 mètres de haut, était prolongé par un défilé regagnant à 3 kilomètres vers l'est le plateau des Achach. Ce défilé était obstrué par une cohue d'animaux et d'hommes essayant d'échapper à notre poursuite. Toute l'artillerie, 2 batteries de 75, 1 batterie de montagne, se mit en batterie et ouvrit un feu rapide auquel se joignit celui de deux sections de mitrailleuses et les salves des compagnies d'infanterie les plus avancées. Les projectiles tombèrent sur la masse des fuyards, couvrant de cadavres le sentier et les pentes du défilé que les Marocains tentèrent vainement d'escalader sous les rafales des feux d'artillerie et d'infanterie.

Le bruit était terrifiant, le carnage atroce. Les pièces tiraient aussi vite qu'elles pouvaient et, répercutées par les mille échos de la vallée, les décharges se succédaient comme un coup de tonnerre sans fin. Pendant ce temps, un bataillon de tirailleurs descendait les pentes du ravin et détruisait les douars qui s'y trouvaient, tandis que deux compagnies et une section de mitrailleuses, se portant en aval, arrêtaient par leurs feux les fuyards de ce côté. Après une demi-heure de canonnade, vers trois heures quarante-cinq du soir, le général, ayant jugé l'exécution suffisante, fit cesser le feu, disant: « On en a assez tué aujourd'hui ! » Tandis que ces événements se déroulaient sur le front, les contingents des Mzab avaient cherché à nous prendre à revers vers Dar Bou Azza; mais ils s'étaient heurtés aux colonnes du Tirs et de Ber Rechid qui les rejetèrent en désordre, leur infligeant des pertes considérables.

Le soleil se couchait derrière les hauts sommets du massif du Mgarto, quand la colonne principale se reforma pour rejoindre le convoi sur les bords de l'oued Aceïla. Vers sept heures et demie du soir, le bivouac fut établi sur les pentes sud du plateau de Dar Bou Azza. Les troupes avaient fait un effort magnifique: les colonnes du Littoral et de Bou Znika, en particulier, avaient fourni une marche de douze heures, dont neuf à travers les terres labourées, sac au dos, et quatre heures de combat. Ainsi se termina le combat du Mgarto qui produisit un effet considérable sur les Marocains. Leurs pertes en hommes, en matériel, en

animaux, furent énormes. Dans le camp de la mehalla haffidienne qui ne fut bientôt plus qu'un amas de ruines, des approvisionnements de toutes sortes, des troupeaux, des caisses d'obus, un affût, un grand nombre de cartouches, tombèrent entre nos mains. Et l'ordre seul du général d'Amade, dicté par une pensée généreuse, empêcha l'écrasement complet des ennemis. Nos pertes dans cette journée furent peu sensibles: un tué et dix blessés, la marche rapide des colonnes ayant dérouter l'adversaire et l'ayant empêché d'opposer une résistance plus sérieuse.

Un incident s'était produit pendant la canonnade. M. Houël, le journaliste français qui, le mois précédent, s'était déjà présenté au général à la kasbah des Oulad Saïd de la part de Mouley Haffid, se présenta de nouveau sur nos lignes. Il intercèda près du général en faveur des malheureux que notre artillerie pourchassait et promit que le lendemain les caïds viendraient faire leur soumission. Le lendemain 9 mars, il arriva en effet au bivouac accompagné de vingt et un chefs arabes, tous armés de fusils et paraissant tous plus désireux de combattre que de se soumettre. Après une courte entrevue avec le général, tous se retirèrent ainsi que M. Houël.

Malgré les fatigues de la journée précédente, les troupes se mirent en marche à sept heures du matin sur Sidi Abd el-Kerim, le général d'Amade voulant, après avoir vaincu les M'dakra, frapper les Mzab aux coeurs de leur pays. À peine le camp était-il levé, que des cavaliers M'dakra parurent; mais il suffit de mettre quelques pièces en batterie pour les disperser. La journée se passa sans incident et l'on campa près du marabout de Sidi Abd el Kerim, où fut enterré le légionnaire tué la veille.

Le lendemain, 10 mars, les trains régimentaires furent dirigés par la plaine sur Sidi el-Aïdi, point où l'oued El-Ahmeur sort des montagnes, tandis que toutes les colonnes se dirigeaient directement sur Kasbah Ben Ahmed. Les Mz.ab, impressionnés sans doute par le combat du 8 mars, n'opposèrent aucune résistance; des cavaliers; de la fraction di:ls Achaèh attaquè:èrent setrls notre: avant-garde vers Sidi Bou Becker. Devant les feux de l'infanterie et de l'artillerie, apercevant en outre d'äütJ:fes bataiUffils qui gagnaient les crêtes' "e1'S la, droite', l'ennemi se déroba vers le sud, abandonnant la lutte.

Les colonnes gravirent. alors la orête et, vers onze heures, aperçurent à leurs pieds la kasbah de Ben Ahmed et le village. Pas un défenseur n'apparut pour défendre les approches de la kasbah; mais au delà, sur un plateau ondulé, des groupes nombreux, des centaines de cavaliers du Mzab attendaient la colonne et paraissaient se concerter sur le parti à prendre. Un ultimatum par nous lancé, la mise en batterie de quelques pièces de 75, et le déploiement de deux bataillons eurent immédiatement raison de cette hésitation. Les caïds, sans armes, se portèrent au devant du général, lui offrirent leur soumission et une quinzaine d'entre eux, au milieu d'un carré de chasseurs, sabre au clair, durent l'accompagner jusqu.'au prochain bivouac.

Les colonnes quittèrent Kasbah Ben Ahmed à midi et demie et, par une marche en échelons sur les hauteurs de la rive droite de l'oued El-Ahmeur, gagnèrent à cinq heures du soir Sidi el-Aïdi où elles retrouvèrent leurs trains régimentaires.

Le lendemain matin, 11 mars, le général passa une revue en l'honneur du goum qui rentrait en Algérie, après avoir terminé ses quatre mois de service. Ce fut une belle et impressionnante cérémonie. Toute la colonne se forma sur trois faces, le général en passa l'inspection et remit quelques décorations; puis, ayant fait masser les troupes, il se découvrit en poussant d'une voix ferme le cri de : « Pour la France ! » Tous les hommes répondirent: « En avant ! Pour le Président de la République ! En avant ! Pour les camarades morts dans les combats ! En avant ! » Tandis que les échos des montagnes retentissaient longuement de ces cris de loyalisme et de fidélité, les troupes venaient se ranger pour un défilé. Ce spectacle militaire, avec ce décor et cette mise en scène, produisit une très forte et salutaire impression sur les indigènes présents de même que sur les caïds du Mzab.

Complètement tranquilisé du côté de l'est, le général campa avec ses troupes le soir même sur les bords de l'oued Mazzert, où il resta toute la journée du 12 mars pour recevoir un convoi de ravitaillement venant de Ber Rechid.

Le 13 mars, il se dirigea vers Settat ; il eut la satisfaction de trouver le pays complètement tranquille et les habitants groupés pacifiquement le long de la route pour le saluer. Settat même commençait à se repeupler; mais la proximité du camp de la mehalla haffidienne, toujours à Mechra ech Chaïr, empêchait la soumission complète des Mzamza. En arrivant à Settat, le général d'Amade reçut encore une supplique de Mouley Haffid, lui demandant la cessation des hostilités pour pouvoir s'entendre avec la France. Cette supplique lui fut apportée par notre compatriote, M. Vaffier-Polet, accompagné de M. Houël et de deux autres Européens envoyés à cet effet en mission dans la Chaouïa. Le général d'Amade refusa d'entrer en pourparlers avec Mouley Haffid ou ses envoyés, leur interdisant même l'installation de leurs tentes dans le camp français, faveur qu'ils sollicitaient. Les tentatives de rapprochement de Mouley Haffid ou de ses lieutenants paraissaient au général être celles d'hommes qui cherchaient à gagner du temps pour réorganiser leurs mehallas et pour ressaisir l'influence qui leur échappait. Il ne voulait donc pas tomber dans le piège qu'on lui tendait.

Le 14, au matin, une lettre d'un marabout influent, Sidi Bou Azzaoui, parvint au général, lui demandant de ne faire aucun mouvement jusqu'à la réalisation de la paix. Mais ce marabout avait déjà donné tant de preuves de son peu de loyauté à notre égard et de son peu de désir de voir conclure la paix, que le commandant du corps de débarquement refusa de tenir compte de la lettre reçue. Du moment que nos déplacements contrariaient les projets de l'ennemi, il importait de ne pas rester inactif. Aussi le général donna-t-il l'ordre, à midi, de partir pour la kasbah des Oulad Saïd (kasbah el-Aïachi), où les troupes arrivèrent à sept heures du soir sans incident. Les populations appartenant aux tribus des Oulad Saïd et des Mzamza qui avaient réintégré leurs douars se postèrent sur le passage de la colonne. Il était évident qu'elles aspiraient au repos et qu'elles ne demandaient qu'à être débarrassées des agitateurs qui, parcourant sans cesse la région, les empêchaient de reprendre leurs travaux agricoles. En arrivant à la kasbah, nous apprîmes que la maison du marabout Sidi Bou Azzaoui, située à quelques kilomètres, avait été pillée, brûlée par ses partisans, c'est-à-dire par ceux-là mêmes qu'il prétendait amener à faire leur soumission.

15 mars. Combat de Sidi el-Rhmine¹. - Le lendemain, 15 mars, les colonnes remontèrent vers le nord pour gagner Dar Ould Fatima, où un convoi venant de Ber Rechid devait les ravitailler. Pendant cette marche qui dura de six heures et demie du matin à midi, on ne rencontra aucun douar. La presque totalité des Oulad Saïd et des Mzamza rebelles étaient campés, en effet, près de la zaouïa de Sidi el-Rhmine, autour d'un ermite influent, surnommé Bou Nouala (l'homme à la hutte), qui attirait à lui les gens des tribus évacuant leur territoire devant nos colonnes. Il se déclarait invincible par faveur spéciale d'Allah et persuadait à tous ces malheureux qu'autour de lui les balles des Français ne blessaient pas et que les obus ne projetaient que de l'eau. Depuis le début de février, l'état-major était au courant des agissements de ce marabout fanatique dont le nombre des adeptes augmentait sans cesse. L'importance du rassemblement était évaluée à 2 000 tentes. Or, les derniers renseignements faisaient connaître en outre que Bou Nouala manifestait l'intention de marcher sur Ber Rechid avec ses contingents, que Mouley Haffid lui avait promis de reconnaître son autorité s'il parvenait à chasser les Français et qu'enfin quelques douars de la tribu soumise des Oulad Harriz étaient allés s'installer près de lui. Son action était donc de plus en plus à redouter.

Le général résolut alors de disperser sans retard ce rassemblement qui pouvait devenir

¹ Connu aussi sous le nom de Sidi el-Ourimi.

dangereux. Arrivé à midi à Dar Ould Fatima, il donna l'ordre d'établir le camp, de déjeuner et de se tenir prêt à partir en reconnaissance à deux heures du soir, les hommes marchant sans sac. Un convoi venant de Ber Rechid devait arriver pendant la reconnaissance et ravitailler les troupes. Le retour au bivouac était prévu pour la nuit.

À deux heures, les colonnes se mirent en mouvement vers le nord-ouest. La direction de marche du matin, l'établissement du bivouac après une étape normale (22 kilomètres), le secret gardé jusqu'à la dernière minute sur le but et la direction de la reconnaissance, devaient faciliter une action par surprise. Les colonnes du Littoral et du Tirs marchaient parallèlement à 1 000 mètres d'intervalle. Les colonnes de Ber Rechid et de Bou Znika se tenaient respectivement en arrière des précédentes et à 500 mètres de distance. L'ambulance marchait avec la colonne du Littoral. La cavalerie couvrait le dispositif de marche avec trois escadrons, chasseurs et spahis, sur le front et un escadron sur les flancs et en arrière. Ordre lui était donné de rester en contact rapproché avec l'infanterie.

Le terrain plat, vide de constructions et de douars, était occupé par trois arêtes rocheuses très étroites et parallèles, les deux premières encadrant la Zaouïa, l'autre se trouvant à 6 kilomètres vers le nord-ouest. À deux heures cinquante eut lieu la halte horaire. Ce fut la seule jusqu'à la fin de la reconnaissance. A trois heures, la cavalerie fut reçue dans la plaine par une vive fusillade, les Marocains, dissimulés dans les bas-fonds ou dans les herbes, restant invisibles. Bientôt un millier de fantassins et deux mille cavaliers environ couvrirent toute la plaine; mais les cavaliers, après des essais infructueux sur nos flancs, surpris par la marche rapide des colonnes, se replièrent, en tirant, en arrière des crêtes rocheuses. La colonne de Bou Znika se plaça alors en échelon en arrière et à gauche de la colonne du Tirs, tandis que celle de Ber Rechid se formait en arrière et à droite de celle du Littoral. À quatre heures, la cavalerie, par bonds successifs, atteignit la Zaouïa qui, du reste, était inoccupée et signala vers le nord-ouest, derrière un rideau de fantassins et de cavaliers, d'énormes rassemblements. Les trois batteries de 75 des colonnes rejoignirent aussitôt la cavalerie et ouvrirent un feu à 3 et 4000 mètres, tandis que les colonnes du Tirs et du Littoral se déployaient et prenaient vigoureusement l'offensive sur un vaste douar que l'on apercevait à l'horizon, dans une échancrure de l'arête rocheuse. L'artillerie balaya la plaine devant l'infanterie et les trois armes, tenues en étroite liaison, manoeuvrèrent avec le même accord que l'auraient fait les bataillons d'un même régiment. L'artillerie de 75, l'artillerie de montagne, accompagnèrent par bonds successifs pendant 5 kilomètres les progrès, de l'infanterie, déblayant le terrain devant elle; la cavalerie protégeait les flancs; l'infanterie allégée du sac marcha surtout très vite et sans arrêt et tira peu. Son allure était telle que l'artillerie la suivit avec peine.

Devant cette marche rapide, les Marocains n'eurent alors qu'un but: sauver leur camp. Leur désarroi était extrême. Ils ne s'attendaient pas à notre attaque parce que nos troupes, en arrivant au bivouac, avaient dressé leurs tentes et que, d'ordinaire, une fois cette opération faite, elles ne bougeaient plus de la journée. La surprise fut donc complète! À cinq heures et demie la ligne de feu occupa la crête rocheuse à 200 mètres de la lisière des douars et exécuta un feu à répétition tandis que les batteries arrivées au galop et les mitrailleuses ouvraient le feu sur les douars et les rassemblements aperçus au delà.

C'est alors que l'infanterie s'élança à l'assaut. Le 2^e tirailleurs entra le premier dans le camp, entouré d'une forte haie de ronces et d'épines. Malgré l'élan et l'animation du combat, les sections restèrent unies et dans la main de leurs chefs. Des Marocains, embusqués dans les tentes, dans les fours, ouvrirent le feu sur nous, mais d'une manière peu assurée, leurs balles passaient au-dessus de nos têtes. La plupart d'entre eux furent tués à la baïonnette. D'autres douars étaient en arrière, moins importants que le premier; ils occupaient une profondeur de 2, à 3 kilomètres et représentaient une agglomération de 2 000 tentes au moins. Beaucoup

étaient évacuées, il y restait seulement quelques combattants qui se sauvaient après avoir tiré un coup de fusil, ou qui se cachaient pour tirer de plus près au passage des nôtres. Tous ceux qui purent être atteints furent tués.

Dans le premier douar se trouvait la tente de Bou Nouala. De nombreux cadavres jonchaient le sol autour d'elle, et là se tenait un groupe considérable de femmes et d'enfants. Tous furent épargnés, sur l'ordre du général, puis parqués et gardés sous une escorte de protection.

Le campement avait été abordé sur un front de 1 kilomètre et la marche en avant fut continuée jusqu'à ce que les tirailleurs eussent dépassé la dernière ligne des tentes. L'assaut avait été donné à cinq heures et demie; c'est à six heures et demie que le dernier coup de canon fut tiré. L'ordre suivant fut alors lancé : « Aucun acte de pillage ne sera toléré, aucune razzia ne sera commise, la répression consistera dans l'incendie du camp. Dès l'opération terminée, les troupes regagneront le bivouac, les colonnes de Ber Rechid et de Bou Znika couvriront le mouvement en restant déployées jusqu'à ce qu'elles aient été dépassées de 1 500 mètres par les deux autres colonnes. On marchera en lignes de section par quatre. La traversée des douars devra être faite dans le même ordre et la même tenue que pendant l'action ».

Il en fut ainsi fait. Bientôt tout brûla dans la vaste plaine et le rassemblement se fit aux lueurs sinistres de l'incendie de centaines de tentes; mais une pluie torrentielle, qui dura de huit à dix heures du soir, empêcha en très grande partie, les tentes d'être brûlées complètement. Les femmes prisonnières furent bientôt abandonnées à elles-mêmes, puis le retour se fit dans l'obscurité la plus complète et par une pluie battante et froide. La marche fut horriblement pénible; combien parurent longs les kilomètres qui, dans l'ardeur du combat et de la poursuite, avaient été franchis si allègrement quelques heures auparavant ! Les hommes glissaient, les chevaux tombaient et quelques-uns même, complètement fourbus, durent être abandonnés. Mais personne ne se plaignait. Le moral était excellent. Ne venait-on pas de remporter un brillant succès qui allait avoir un retentissement énorme dans toute la Chaouïa et même dans tout le Maroc ?

La première colonne rentra au bivouac à minuit, les hommes mangèrent seulement à ce moment-là ! Quant à la colonne du Littoral, qui était allée le plus loin et avait fait un long détour, elle ne rentra qu'à trois heures du matin. Les troupes avaient été admirables d'endurance et d'entrain pendant toute cette rude journée où elles avaient parcouru près de 70 kilomètres en vingt heures, dont quatre de combat.

Les pertes marocaines furent très élevées : 1 500 morts environ; il est très difficile d'en fixer une évaluation précise, l'action s'étant déroulée sur un front très étendu et la nuit étant survenue. De notre côté, les pertes furent très faibles: un tué et quatre blessés. La faiblesse de nos pertes tenait, non pas à ce que les Marocains n'avaient pas combattu, mais à ce que l'artillerie avait très bien rempli son rôle et que la panique et la démoralisation de l'adversaire, sous l'effet de la surprise, avaient contribué à sa déroute totale. Le marabout Bou Nouala parvint à s'échapper pendant le combat et l'on sut depuis qu'il s'était réfugié chez les Zaïr.

La leçon de cette journée porta ses fruits immédiatement. Les Chtouka, les Chiadma, les Oulad Saïd et une fraction des Mzamza firent leur soumission dès le lendemain 16. Toute la région ouest de la Chaouïa ne tarda pas à suivre leur exemple, en sorte que c'est bien au combat du 15 mars qu'il faut reporter la cause de la pacification d'une région demeurée jusqu'alors hostile.

Le 16 mars, les colonnes sous le commandement du colonel Boutegourd, rejoignirent, les unes Ber Rechid, les autres El Hadj Hammou où elles restèrent au repos jusqu'au 26 mars. Le général, avec un escadron de chasseurs d'Afrique comme escorte, quitta le 16 le bivouac de Dar Ould Fatima et rentra le jour même à Casablanca pour se trouver le lendemain à l'arrivée

de M. Regnault et du général Lyautey que le Gouvernement, comme il a été dit précédemment, venait de charger d'étudier conjointement les moyens propres à assurer la pacification des Chaouïa.

M. Regnault, notre ministre à Tanger depuis plusieurs années et l'un de nos plénipotentiaires à Algeciras, connaissait à fond le Maroc et sa situation politique. Quant au général Lyautey, commandant de la division d'Oran, il avait eu à diriger les opérations sur la frontière algéromarocaine et il l'avait fait avec l'habileté qu'au cours de sa carrière coloniale il avait toujours su montrer. Le succès qu'il venait de remporter dans la pacification des Beni Snassen, les turbulents nomades de la région voisine de l'Algérie, le désignait particulièrement pour la mission qui venait de lui être confiée.

Lorsque M. Regnault et le général Lyautey débarquèrent à Casablanca, la situation apparaissait déjà sous un jour favorable. Les combats des 8 et 15 mars avaient été décisifs. Les soumissions affluaient, la mehalla d'Omar Sketani, le lieutenant de Moulay Haffid, abandonnait les M'dakra et se repliait sur Mechra ech Chair. On pouvait donc considérer qu'à part quelques tribus orientales, tout le pays était fatigué de la lutte et désireux de la voir cesser. Ainsi les Français, grâce à leur incessante activité et à la pression continue exercée sur l'ennemi, avaient reconquis complètement la supériorité matérielle sur l'adversaire et rétabli leur prestige moral.

Le général Lyautey quitta Casablanca le 25 mars avec le général d'Amade pour se rendre à Mediouna et Ber Rechid. Il se heurta à de grandes difficultés dans l'accomplissement de sa mission, les notables des tribus soumises refusant de reconnaître l'autorité des caïds protégés d'Abd el-Aziz que l'on voulait leur imposer. Toujours est-il qu'il s'efforça de ne pas porter ombrage à l'autorité du général d'Amade. Il ne parut jamais au combat et se renferma strictement dans son rôle de négociateur avec les indigènes, et d'organisateur politique. Il s'agissait en effet de matérialiser le résultat obtenu. Le plus simple était d'appliquer en Chaouïa une méthode semblable à celle qui avait amené si rapidement la soumission des Beni Snassen. Mais pour cela il devenait nécessaire de faire appel à des moyens d'action nouveaux, tels que la création de détachements régionaux destinés soit à rassurer par leur présence les populations soumises, soit à constituer des bases avancées contre les rebelles, au cas où il faudrait entreprendre de nouvelles opérations pour briser leur résistance.

Pour la réussite de ce plan, il fallait augmenter les effectifs du corps de débarquement et dans le courant de mars arrivèrent près de 5 000 hommes de renfort : 2 bataillons de Sénégalais à 600 hommes, 1 bataillon du 3^e tirailleurs, 1 du 4^e tirailleurs, 1 du 4^e zouaves, 1 escadron du 6^e chasseurs d'Afrique, 1 batterie de 75 et 4 sections de mitrailleuses de cavalerie venant de France. Ces renforts, qui portèrent le corps de débarquement à 16 000 hommes environ, allaient permettre de donner aux postes de solides garnisons, tout en conservant des troupes mobiles en quantité suffisante. Le plus urgent était d'organiser un détachement sur le territoire des M'dakra afin de les empêcher de reprendre courage et de venir troubler la tranquillité des douars installés dans la plaine.

Le 26 mars le général d'Amade arriva à Ber Rechid et le 27 la colonne du Littoral, côtoyant la limite des territoires des Oulad Harriz et des M'dakra, alla camper sur l'oued Ayata sur l'emplacement du bivouac du 7 au 8 mars, où la colonne du Tirs venant de Mediouna la rejoignit. Cette journée du 27 mars fut la plus froide et la plus mouillée de toute la campagne. La pluie tombait à verse, rendant le sol si glissant que tous les animaux étaient exténués. On fut donc obligé de faire séjour le 28.

2^e affaire de l'oued Aceïla. - Le 29 mars, à six heures du matin, les colonnes se dirigèrent sur le marabout de Sidi Aceïla en vue de couvrir l'installation ultérieure du détachement régional.

Grossies depuis l'arrivée des derniers renforts, elles comprenaient : 11 bataillons d'infanterie, 4 batteries de 75, 1 de montagne, 5 escadrons et 150 goumiers. Pendant la matinée les troupes formées en deux colonnes parallèles traversèrent la plaine sans incident. A midi, elles firent grande halte: la colonne du Littoral et la réserve générale à Souk el-Khemis, la colonne du Tirs à Dar Bou Azza. L'ennemi vint attaquer les colonnes sur ces positions et la colonne de gauche eut à supporter le choc d'un contingent considérable de M'dakra qui cherchait à l'envelopper. La réserve générale se porta en avant en échelon et obligea l'ennemi à renoncer à son attaque de flanc.

Entre temps, la colonne du Tirs avait reçu l'ordre de se porter en avant. Vers trois heures les deux colonnes opérèrent leur jonction sur le plateau de Sidi Aceïla qu'elles balayèrent et d'où elles refoulèrent l'ennemi dans la vallée de l'oued Zamrène qu'elles atteignirent vers cinq heures. La ligne de feu s'étendait sur une longueur de 3 kilomètres environ, soutenue par toute l'artillerie. Les Marocains tentèrent bien une dernière résistance sur les bords du ravin, faisant même entrer en action leur artillerie, mais les feux de notre infanterie, de notre artillerie, des mitrailleuses les obligèrent bientôt. à se réfugier de l'autre côté de la vallée dans les montagnes des Aohaoh. Malheureusement, au cours de cet engagement, une pointe de cavalerie éclairant la colonne de droite, celle du Tirs, tomba dans une embuscade de fantassins ennemis cachés dans les hautes herbes et perdit deux officiers, les lieutenants Sylvestre et du Boucheron, ainsi que cinq hommes.

La nuit mit fin à la canonnade et la marche du retour se poursuivit dans la nuit sombre, pénible comme à l'ordinaire. À dix heures du soir, la colonne bivouaquait au pied du marabout de Sidi Aceïla; elle avait encore fait une rude journée de dix-sept heures de marche et de combat qui, malheureusement, nous coûta neuf tués et quinze blessés.

Le lendemain 30 mars, les colonnes allèrent bivouaquer sur l'oued Aceïla au nord-est de Dar Bou Azza où devait s'installer le détachement régional destiné à achever l'oeuvre de pacification. Ce détachement, installé à la limite des parties plane et montagneuse du pays des M'dakra, prit le nom de D. R. M. (détachement régional des M'dakra). Placé sous le commandement du colonel Branlière, il comprit : 2 bataillons d'infanterie (1 de la légion, 1 de tirailleurs), 1 section de mitrailleuses, 1 compagnie de tirailleurs sénégalais, 1 escadron de chasseurs d'Afrique, 1 peloton de spahis, 1 section de mitrailleuses galopantes, 1 batterie de 75, 1 section de montagne, 1 section de canons de 37 de la marine, 1 détachement du génie, 1 sous-intendant avec les subsistances militaires, 1 ambulance, 1 payeur aux armées. Le 1^{er} avril à midi, le drapeau français fut hissé sur la maison qui domine l'oued Aceïla, et le camp ainsi créé reçut le nom de Camp « du Boucheron ». Les troupes rendirent les honneurs et les clairons sonnèrent au drapeau. Quelques postes annexes furent créés : Dar Bou Azza ben Slimane, la Gara des M'dakra, Fort Sylvestre et plus tard Fort Rumeau, Fort Youlas, Fort Gurgens et le Fort du 8 mars sur l'oued Zamrène. Tous ces postes, qui étaient comme autant de sentinelles avancées destinées à assurer l'ordre et la sécurité, furent reliés par le téléphone et le télégraphe avec le camp de Du Bouoheron, qui fut immédiatement fortifié, et dans le courant de mai, avec Casablanca. L'installation achevée, la colonne, moins le détachement laissé à Du Boucheron, se rendit le 4 avril à Ber Rechid.

4 avril. - A partir du 1^{er} avril, eut lieu une nouvelle répartition des forces. Une force mobile, comprenant 2 brigades commandées par les colonels Boutegourd et Moinier fut constituée sous le commandement du général d'Amade. Chaque brigade était formée de : 1 régiment de marche de tirailleurs, 1 escadron de chasseurs d'Afrique, 1 batterie de 75, 2 sections de mitrailleuses, 1 détachement du train des équipages. À cette force mobile étaient adjointes des troupes non embrigadées comprenant : le goum algérien, 1 section de munitions d'artillerie et d'infanterie, 1 section de génie, 1 détachement du train chargé des transports et de la remonte

mobile, 1 sous-intendance, 1 ambulance et 1 poste et trésorerie aux armées. Toutes les autres troupes furent désignées soit pour stationner à Casablanca, Ber Rechid et Mediouna; soit, pour constituer les divers détachements régionaux qui devaient être successivement installés dans la périphérie.

5 avril. - Le général d'Amade ayant appris que la mehalla haffidienne de Mouley Rechid avait repassé l'Oum er-Rbia et réoccupé Settat après l'avoir pillée, se dirigea immédiatement sur la petite ville et la réoccupa le 6 avril, sans combat, avec ses deux brigades. Les Haffidiens avaient disparu la veille. Le bivouac fut installé au sud de la ville, la première brigade en carré sur les pentes de la rive droite de l'oued Mousa, la deuxième brigade en carré également sur les pentes au confluent de deux vallons. En arrière des deux carrés, deux compagnies occupaient la ville et la kasbah.

3^e affaire de Settat. - Dans la nuit du 7 au 8 avril, les contingents de Mouley Haffid revinrent à l'attaque. Campée à Talout à 20 kilomètres au sud, la mehalla haffidienne voulut une dernière fois tenter le sort des armes dans une attaque de nuit et, à trois heures du matin, elle attaqua le bivouac de la première brigade. Repoussés dans le ravin de l'oued Mousa, les Marocains se reformèrent et se glissant dans les hautes herbes vinrent vers quatre heures se ruer sur le carré de la deuxième brigade. Ils le firent avec une énergie farouche et un courage superbe.

Leur marche d'approche s'effectua par des cheminements dérobés et sous la conduite de guides connaissant dans ses moindres détails le terrain de nos bivouacs. Malgré tout, une fusillade vive et rapprochée les reçut sur toutes les faces des carrés dont aucun point ne fut entamé. Partout l'assaillant se heurta à une résistance que rendirent singulièrement dangereuse pour lui l'excellente discipline, le silence imposant et le calme magnifique des nôtres. Un chef de poste, entre autres, ayant entendu dans la nuit des bruits suspects fit replier ses hommes dans le plus grand silence à 60 mètres en arrière. Quand les Marocains croyant surprendre le poste se précipitèrent sur les tentes, un feu de salve bien nourri les accueillit et leur fit subir des pertes cruelles. Les hurlements des troupes ennemies, leurs cris de « Djehad » et « Allah mana » qui retentirent dans la nuit, n'eurent pour échos que le crépitement des feux de salve et les plaintes des blessés. Tandis que nos balles avaient décimé les Marocains, venus se faire tuer sur les tranchées mêmes des bivouacs, nos pertes, grâce au sang-froid de tous, furent très réduites : 1 officier tué, le capitaine Loubet, du 28 tirailleurs, 1 homme tué et 7 blessés dont 2 grièvement.

Aux premières lueurs du jour, l'artillerie participa à la défense et le général d'Amade prit à son tour l'offensive. Les deux brigades se portèrent en avant, la première par la vallée, la seconde par les hauteurs. L'une et l'autre refoulèrent l'ennemi vers le sud et le poursuivirent de crête en crête jusqu'au delà de l'Aine Beïda à plus de 10 kilomètres au sud de Settat. La mehalla haffidienne se replia sur l'Oum er-Rbia. Ayant déblayé les environs immédiats de Settat, le général fit mettre la petite ville en état de défense: des petits fortins, dont le principal fut le fort Loubet, couronnèrent bientôt les crêtes dominant la ville et une garnison d'une force imposante fut affectée à la défense du territoire des Mzamza.

Ce fut la colonne mobile des Mzamza (C. M. M.) composée de : 2 bataillons d'infanterie (1 légion, 1 tirailleurs), 1 section de mitrailleuses, 1 peloton de spahis, 1 escadron de chasseurs d'Afrique, 1 mitrailleuse de cavalerie, 1 batterie de 75, 1 détachement du génie, 1 ambulance et les subsistances militaires. Le lieutenant-colonel Brulard en prit le commandement; il passa au commandant Peltier, des Sénégalais, le commandement de la place de Ber Rechid dont la garnison fut constituée par: 2 compagnies de Sénégalais, 1 compagnie de la légion, 1 peloton de spahis, 1 section de canons de 37 de la marine, 1 sous-intendance avec ses services et 1 hôpital de campagne n°3. Mediouna ne posséda plus qu'une compagnie de Sénégalais, 1

peloton de spahis et les subsistances militaires. Tous ces postes furent reliés entre eux et avec Casablanca par une ligne télégraphique que le génie construisit très rapidement. Ainsi donc tout un réseau de points occupés par nos troupes couvrait peu à peu le vaste territoire où nous entendions ramener le calme et la paix.

Le Gouvernement hésita d'abord à laisser la colonne mobile des Mzamza occuper la ville de Settât. Pendant 24 heures il fut même question de l'évacuer encore une fois, son occupation pouvant amener, craignait-on, des complications diplomatiques. Il fallut l'insistance des généraux Lyautey et d'Amade pour éviter à nos troupes ce recul qui certainement aurait été interprété à leur détriment. Settât fut donc occupée, déblayée et la pacification de la région fut entreprise méthodiquement.
